

La chronique de Bernard Frank

Le retour

I. - « Si tu es un homme, descends... »

On ne peut pas vivre uniquement de littérature. Même de la plus grande. Il faut un homme de temps en temps, ou une femme. D'ailleurs, ce sera peut-être aussi ça, le XXI^e siècle, qu'il y ait une femme qui soit : Céline ou le Proust de ce siècle-là. J'ai abattu les cartes de mon présent discours. Les deux as. Proust et Céline, c'est admirable. Ce que l'on peut trouver de mieux pour le siècle passé. Et en plus, ils sont français. Détestables Français, si vous voulez, mais des Français quand même. Ils nous honorent ou, si vous préférez, ils nous déshonorent. Il n'y a pas moyen d'y échapper. On est pris par ces deux monstres car ce sont des monstres. Pour ne rien vous cacher, je n'aime pas Céline, mais ce n'est pas ce que je fais de mieux. N'empêche, même avec Proust, qui est plus confortable que Céline, qui sait s'y prendre avec les vieilles dames et les enfants, qui a des manières, des usages, on n'est pas complètement rassuré.

L'autre, Céline, c'était, pour reprendre l'expression, l'image de Malraux, son côté chauffeur de taxi qui ne passait pas. Oui, cette façon qu'il avait de n'être qu'un dos, un dos menaçant pour le client derrière, et une voix qui vocifère en permanence. On n'est pas dans un taxi pour se faire engueuler. On paie pour être tranquille, à l'aide. Sinon, il y a le métro, le bus. Bien, quand on litait Céline, c'était parfois tellement inconfortable qu'on avait envie de refaire de la bicyclette. Même si l'on n'était pas juif. D'ailleurs avec lui on devenait vite juif. Même Racine dans « Bagatelles pour un massacre », c'est vous dire jusqu'où son délire allait. Racine de La Perle-Millon.

Proust, c'était tout autre chose. On ne pouvait pas dire qu'il n'était pas aux petits soins avec le client, la pratique. Presque beaucoup avec elle, quand il vous faisait visiter la suite du premier avec vue sur la mer, on se disait qu'on avait de la chance de l'avoir comme guide, qu'on allait disposer de ses services vingt-quatre heures sur vingt-quatre, le cas échéant. Tout allait bien. Presque trop bien. Proust, c'était de la magie. Il n'y en avait pas deux comme lui. Albertine était la délicieuse, la perverse jeune fille qu'on attendait. La digne fiancée du narrateur. Et il avait André. Et mademoiselle de Vinteuil. Et toutes les demoiselles en fleur. Et pour les initiés, Albertine, ça pouvait être également Agostinelli, le chauffeur bien (ou mal) aimé de Marcel. Mais il n'était pas nécessaire d'être initié, on pouvait très bien vivre et lire avec Albertine. Prendre Albertine pour Albertine.

Mais il y a un jour, un vilain jour, à la centième

lecture par exemple, où le charme ne joue plus, où l'on a un vertige, un malaise, où l'on en a assez de tous ces faux-semblants, où l'on veut savoir la vérité. La vraie. La seule. Qui est marié avec qui, qui couche avec qui, qui a de l'argent, qui est ruiné, qui est bon et qui est méchant, qui est courageux et qui est lâche, qui est beau et qui est laid. C'est horrible, on devient fou, on reprend toute la « Recherche du temps perdu », on l'empoigne, et l'on veut que tout le monde se déshabille. Enlève sa perruque. Ses moustaches. Ses seins pour rire. Ses sexes factices. C'est un film d'épouvante. Un carnage. Ça passe. Ça ne dure pas, Dieu merci. Mais c'est une lois de trop.

Il faut dire que Proust l'avait bien cherché, qu'on fasse mal à sa « Recherche », qu'on la fasse cracher. Il nous prenait vraiment pour des idiots. Il croyait avoir pris toutes ses précautions. Jamais il n'aurait cru qu'on l'aurait fait descendre de son chef-d'œuvre pour lui poser cette simple question : « Es-tu un homme ou pas ? » Céline, ça sera un peu la même chose. Il fait le malin parce qu'il a le dos tourné et qu'il ne parle jamais en face. Qu'il maugrè sa haine en feignant de conduire son taxi sans jamais rien demander à personne. Un jour un client pas costaud et de mauvais poil lui demanda de s'arrêter. Et lui cassa la gueule. Comme je vous le dis.

II. - Qu'avait-il voulu dire ?

On cherchait donc pour notre siècle défunt un homme. Un écrivain mais un homme. Un homme, c'est d'abord quelqu'un qui a été beaucoup trompé, quelqu'un qui a du talent, dans le cas qui nous occupe, mais que l'on peut regarder en face. Un maître qui va vous faire plus ou moins la leçon mais, comme on connaît son passé, ses erreurs, on lui dira en sourdine : « Cause toujours. » Céline aussi s'est trompé. Oui, mais Céline, on ne pouvait pas le réveiller. D'une certaine façon, un intouchable, un dérangé. Il avait ses marottes. Il n'était pas vraiment de notre monde. Proust qui n'avait pas vécu particulièrement à l'écart des mensonges, depuis sa mort et par le génie de son œuvre, avait fini par ressembler à ces bas-reliefs que l'on voit en Inde, et où les dieux semblent n'avoir plus de visage à force d'en avoir trop. Non, Proust et Céline n'étaient plus des hommes que l'on aurait pu rencontrer dans des bistrots et à qui l'on aurait eu envie de poser des questions.

Un homme, il y en avait bien un qui, depuis vingt ans, depuis sa mort, vivait un peu à l'écart de notre monde. Cet homme, vous l'avez trouvé avant moi, c'est Sartre. Vingt ans, c'est beaucoup pour un bavard. Sa mort avait commencé avant sa mort, quand il était devenu aveugle et qu'il servait d'homme-sandwich à des jeunes gens qui s'occu-

paient de mouvements plus ou moins révolutionnaires. Chaque fois qu'un journal ou un mouvement qui allait être ou était saisi ou dissous avait besoin d'un nom-tampon, on faisait appel à ses services et il répondait invariablement présent. Enfin, ça valait mieux que d'aller faire le zouave en Union soviétique.

Au fond, Sartre expiait, mort ou vivif, sa faute depuis trente, trente-cinq ans. Quelle faute ? Allez savoir exactement. Oh ! Ce ne sont pas les fautes de détail qui ont manqué, et vous pensez bien qu'on les a relevés les uns après les autres. Mais plutôt de s'être laissé avoir par son feuilleton philosophico-romanesque, de ne pas avoir su très bien où ces « à suivre » successifs allaient le conduire. Il pensait toujours pouvoir s'en tirer par des coups d'éclat, exactement des coups de théâtre, et qu'il aurait toujours le temps de reprendre tout à zéro.

Et puis le temps a vraiment passé. La bête s'est usée. On se retrouve dans une clinique soviétique. Et puis aveugle. Il préfère ne pas songer à tout ce qu'il laisse derrière lui. Toutes ces balles qu'il faisait jongler. Ne pas se retourner. Continuer avec les pauvres moyens du bord. Il y a Benny Lévy. Ça sera donc avec Benny Lévy. Mais il l'avait dit à Camus et dès 1951. Et n'ayant pas le texte devant les yeux, je dois vous le citer fort inexactement : « *Né vous en faites pas, Camus, je paierai pour tout cela.* » En 1951, dans la force de l'âge, Sartre avait à peine 46 ans, qu'avait-il voulu dire ? Qu'on n'avait pas le droit de se moquer si durement d'un ancien ami, même si le portait qu'il en avait fait était juste ? Que même si Sartre avait remporté le match aux points, et largement, il n'était pas sûr, par ailleurs, que la voie qu'il allait prendre était la bonne. On peut avoir raison et être ridicule. On peut avoir tort et faire rire quand même. Le talent n'est pas la preuve par neuf.

III. - Attention, Ulysse arrive

Pendant vingt ans ou plus, ce fut la revanche. Les erreurs de Sartre. Les crimes de Sartre. Les livres illisibles de Sartre. Où allait-on ? Et pour nous proposer quoi ? Dans cinq ans, Sartre aura 100 ans. Un centenaire, ça s'arrose. On pourrait demander à la tour Eiffel de débiter son compte à rebours. Déjà trois livres : « Le Siècle de Sartre », de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 148 F), qui est l'un des siécles le meilleur livre de BHL, « La Cause de Sartre », de Philippe Petit (PUF, 125 F), qui met en avant, à juste titre, « l'Idiot de la famille », et enfin d'une façon plus drolatique, mêlant l'inédit et la réédition, « l'Adieu à Sartre » suivi du « Testament de Sartre » et de « La Force des choses », de Michel-Antoine Burnier (Flammarion). En avant, toutes.

B. F.

Hédo national
T.M. : 586.000 ex
L.M. : 2738.000
JEUDE 13 JAN 2000

Observateur
Le mensuel